

CHRISTY LEFTERI

# L'apiculteur d'Alep



**UNE HISTOIRE D'AMOUR FOU,  
UNE ODYSSEE VERS L'ESPOIR**

SEUIL



L'APICULTEUR  
D'ALEP



CHRISTY LEFTERI

# L'APICULTEUR D'ALEP

Traduit de l'anglais  
par Karine Lalechère

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

Titre original : *The Beekeeper of Aleppo*

Éditeur original : Zaffre, an imprint of Bonnier Books, UK

© Christy Lefteri, 2019

ISBN 978-2-02-141714-2

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À mon père  
Et à S.*





# 1



J'ai peur des yeux de ma femme. Rien n'en sort, rien n'y entre. Ce sont des pierres, des pierres grises, des pierres marines. Regardez-la. Regardez-la, assise au bord du lit, qui fait rouler la bille de Mohammed entre ses doigts, sa chemise de nuit par terre. Elle attend que je m'occupe d'elle. Mais je prends mon temps pour enfiler mon maillot de corps et mon pantalon, car je suis las de l'habiller. Voyez les plis de son ventre couleur de miel du désert, la peau plus sombre dans les creux, les fines, fines lignes argentées sur ses seins, et les petites coupures au bout de ses doigts, dont les crêtes et les sillons étaient autrefois tachés de peinture bleue, jaune ou rouge. En ce temps-là, son rire était d'or. On le voyait autant qu'on l'entendait. Regardez-la, car je crois qu'elle est en train de disparaître.

– J'ai fait des rêves éparpillés, cette nuit, dit-elle. Il y en avait plein la chambre.

Ses yeux fixent un point juste à ma gauche. J'ai la nausée.

– Comment ça, éparpillés ?

– Ils étaient brisés. Il y en avait de partout. Et je ne savais pas si je dormais ou non. Il y en avait tant, c'était comme un essaim de rêves, comme si la pièce était envahie d'abeilles. Je suffoquais. Je me suis réveillée et j'ai pensé : par pitié, faites que je ne souffre pas de la faim.

Je la dévisage, déconcerté. Toujours aucune expression. Je ne lui avoue pas que moi, je ne rêve plus que de meurtre. Les mêmes images, encore et encore : je suis seul avec l'homme, je tiens la batte et ma main saigne. Les autres ne sont pas là. Il gît par terre sous les arbres et il me dit quelque chose que je n'entends pas.

– J'ai mal, ajoute-t-elle.

– Où ?

– Derrière les yeux. Une douleur aiguë.

Je m'agenouille devant elle et plonge mon regard dans le sien. Le vide à l'intérieur me terrifie. Je sors mon portable et braque la torche sur ses pupilles. Elles se contractent.

– Tu vois quelque chose ?

– Rien.

– Pas même une ombre, un changement de lumière ou de couleur ?

– Que du noir.

Je range le téléphone dans ma poche et m'écarte. C'est pire depuis que nous sommes ici. Son âme s'évapore.

– Est-ce que tu vas m'emmener chez le docteur ? Je n'en peux plus.

– Bien sûr. Bientôt.

– Quand ?

– Dès que nous aurons les papiers.

Je suis heureux qu'Afra ne puisse pas voir cet endroit. Elle aimerait les mouettes, cela dit, leur vol erratique. Je suis

sûr qu'elle aimerait les oiseaux et peut-être même la côte, parce qu'elle a grandi au bord de la mer, alors que je suis né à Alep Est, là où la ville rejoint le désert.

Au début de notre mariage, quand elle est venue vivre chez moi, la mer lui manquait tant qu'elle dessinait tout ce qui ressemblait à un cours d'eau. L'aride plateau syrien est parcouru d'oasis, de ruisseaux et de rivières qui se déversent dans des marais et des petits lacs. Avant la naissance de Sami, nous suivions l'eau et elle peignait. Il y avait notamment un tableau du Qoueïq que j'aimerais revoir. Elle en avait fait un pauvre caniveau traversant le parc de la ville. Afra avait ce don. Elle révélait la vérité des paysages. Cette toile et sa rigole dérisoire représentent à mes yeux notre combat pour rester en vie. À une trentaine de kilomètres au sud d'Alep, le Qoueïq renonce à lutter contre l'impitoyable steppe syrienne et s'évapore dans les marais.

J'ai peur des yeux de ma femme. Lorsque je regarde ces murs humides, les fils électriques au plafond et certaines affiches dans la rue, je me demande comment elle réagirait. Le panneau en face de la pension clame que les gens comme nous sont trop nombreux, que cette île va s'effondrer sous leur poids. Quand je lis ça, je suis content qu'elle soit aveugle. C'est horrible, j'en suis conscient ! Si je possédais la clé d'une porte donnant sur un autre monde, alors je souhaiterais qu'elle recouvre la vue. Mais il faudrait qu'il soit très différent de celui-ci. Le soleil levant caresserait les murs de la vieille ville et au-delà les quartiers bien délimités, effleurerait les maisons, les immeubles, les hôtels, les ruelles et un marché découvert où mille colliers suspendus chatoieraient sous les premiers rayons. Et au-delà, le désert, or sur or et rouge sur rouge.

Samî serait là, rieur, courant dans les venelles avec aux pieds ses baskets usées, quelques pièces dans son poing serré

pour aller acheter du lait au magasin. Je m'efforce de ne pas penser à Sami. Et Mohammed ? J'espère toujours qu'il a trouvé la lettre et l'argent que j'ai laissés sous le pot de Nutella. Un matin, on frappera à la porte et, quand j'ouvrirai, je le verrai sur le seuil et je lui dirai : « Comment est-ce que tu es arrivé jusqu'ici, Mohammed ? Comment est-ce que tu as réussi à nous retrouver ? »

Hier, j'ai aperçu un garçon dans le miroir embué de la salle de bains sur le palier. Il portait un tee-shirt noir, mais, quand je me suis retourné, il n'y avait que le Marocain en train de pisser, assis sur les toilettes. « Tu devrais fermer la porte », a-t-il dit dans son arabe dialectal.

Je ne me souviens pas de son nom, je sais juste qu'il vient d'un village près de Taza, au pied du Rif. La nuit dernière, il m'a confié qu'on allait peut-être l'envoyer à Yarl's Wood, le centre de rétention administrative. C'est ce que l'assistante sociale lui a dit. Il la trouve très belle, il prétend qu'elle ressemble à une danseuse de Paris avec qui il a fait l'amour dans un hôtel à Rabat, il y a longtemps de ça, avant qu'il n'épouse sa femme. Il m'a interrogé sur ma vie en Syrie. Je lui ai parlé de mes ruches à Alep.

En fin d'après-midi, notre logeuse nous apporte du thé au lait. Le Marocain est âgé ; il doit bien avoir quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans. Il a l'aspect et l'odeur du vieux cuir. Il lit un livre sur les us et coutumes britanniques intitulé *How to Be a Brit* et parfois il glousse tout seul. Il a son téléphone sur ses genoux et s'arrête à la fin de chaque page pour y jeter un coup d'œil, mais personne ne l'appelle jamais. Je ne sais pas qui il attend, je ne sais pas comment il est arrivé ici et je ne sais pas pourquoi il a entrepris un tel périple si tard dans sa vie, car j'ai l'impression qu'il n'espère plus que la mort. Il

ne supporte pas l'habitude qu'ont les hommes non musulmans de pisser debout.

Nous sommes une dizaine, dans cette pension décrépie au bord de la mer, tous originaires d'endroits différents, tous dans l'attente. Peut-être va-t-on nous garder, peut-être va-t-on nous renvoyer. Nous avons déjà pris nos décisions, le reste ne dépend plus de nous. Quelle route emprunter, à qui se fier, asséner ou non le dernier coup de batte pour tuer un homme ? Ces choses appartiennent au passé. Elles ne tarderont pas à s'évaporer, comme la rivière.

Je sors de l'armoire l'abaya d'Afra. Elle m'entend et se lève, les bras en l'air. Elle a vieilli ; pourtant, dans ces moments-là, on dirait qu'elle est retombée en enfance. Ses cheveux ont la couleur et la texture du sable : ils ont été teints pour les photos, éclaircis, *désarabisés*. Je les attache en chignon et les enveloppe d'un hijab que j'attache avec des épingles à cheveux, la laissant guider mes doigts.

L'assistante sociale doit venir à treize heures. Tous les entretiens se déroulent dans la cuisine. Elle voudra savoir comment nous sommes arrivés ici et cherchera des raisons de nous renvoyer. Mais, si je dis ce qu'il faut, si je la convaincs que je ne suis pas un assassin, alors nous pourrons rester, car nous sommes privilégiés : nous venons du pire endroit sur terre. Le Marocain n'a pas cette chance ; il a plus de choses à prouver. Assis dans le salon près de la porte-fenêtre, il tient une montre de gousset, nichée au creux de ses paumes, tel un œuf prêt à éclore. Il la contemple et attend. Quoi ? Lorsqu'il me voit devant lui, il dit : « Elle ne marche plus. Elle s'est arrêtée quelque part. » Il la lève et la laisse se balancer lentement au bout de sa chaîne, la lumière jouant sur

**le bronze**

était la couleur dominante, quand on regardait la ville en contrebas. Nous vivions dans une maison de trois pièces en haut d'une colline. De là, on embrassait l'architecture anarchique, les dômes et les minarets élégants, avec à l'arrière-plan la citadelle qui se découpait sur le ciel.

La terrasse était agréable au printemps ; le vent apportait l'odeur du désert et on voyait le disque rouge du soleil descendre sur l'horizon. En été, en revanche, c'était un véritable four. Nous restions à l'intérieur avec un ventilateur, une serviette mouillée sur la tête et les pieds dans une cuvette d'eau froide.

En juillet, la terre se craquelait, mais devant la maison nous avions des abricotiers et des amandiers, des tulipes, des iris et des fritillaires. Quand la rivière se tarissait, j'allais au bassin d'irrigation pour maintenir nos plantes en vie. En août, c'était une autre histoire : autant ressusciter un cadavre. Alors, je les laissais mourir et se fondre dans le reste du paysage. Dès

que la température retombait, nous allions nous promener et nous regardions les faucons voler à travers le ciel, filant vers le désert.

J'avais quatre ruches empilées dans le jardin. Je n'aimais pas vivre loin des abeilles. Notre principal rucher se trouvait dans un pré, à quarante-cinq kilomètres à l'est d'Alep. Le matin, je me réveillais très tôt, avant l'aube, avant l'appel à la prière du muezzin, pour arriver au lever du soleil. Lorsque je descendais de voiture, la note unique et pure de leur bourdonnement s'élevait au-dessus de la nature inondée de lumière.

À mes yeux, elles forment une société idéale, un petit paradis au milieu du chaos. Les butineuses voyagent loin, parcourant de grandes distances pour recueillir le pollen des fleurs du citronnier et du trèfle, de la nigelle et de l'anis, des eucalyptus, des cotonniers, des ronces et de la bruyère. Je prenais soin d'elles et protégeais les ruches contre les infestations et la maladie. Parfois, j'en construisais de nouvelles, divisais les colonies et élevais des reines. Pour cela, je prélevais une larve dans un autre nid et regardais les infirmières la nourrir de gelée royale.

Au moment de la récolte, je m'assurais qu'il y avait suffisamment de miel, puis je plaçais les rayons dans l'extracteur après avoir gratté l'opercule de cire, et je voyais le seau se remplir de liquide doré. C'était mon travail de protéger les insectes et de veiller à leur santé, pour qu'ils puissent se consacrer à la fabrication du miel et à la pollinisation, contribuant ainsi à la reproduction des plantes, et par extension à notre survie.

J'avais découvert l'apiculture grâce à mon cousin Mustafa. Son père et son grand-père élevaient tous deux des abeilles



dans les vertes vallées à l'ouest de la chaîne de l'Anti-Liban. Mustafa était un génie qui avait l'âme d'un enfant. Après ses études, il était devenu professeur à l'université de Damas, où il faisait des recherches sur la composition du miel. Contraint de faire des allers et retours entre Damas et Alep, il me chargeait de veiller sur les ruches en son absence. C'est lui qui m'a tout enseigné sur le comportement des abeilles et la manière de les approcher. La variété syrienne est particulièrement agressive en raison de la chaleur mais, grâce à lui, j'ai appris à les comprendre.

Lorsque l'université fermait, en été, Mustafa me rejoignait à temps complet à Alep. Nous ne ménagions pas notre peine. Nous passions tellement d'heures en compagnie des abeilles qu'à la fin nous pensions comme elles. Nous mangions du pollen mêlé de miel pour tenir le coup sous le soleil torride.

Au début, quand j'avais une vingtaine d'années, nos ruches étaient faites de matières végétales badigeonnées de boue. Peu à peu, l'écorce de chêne-liège et l'argile ont cédé la place à des caisses en bois. À la fin, nous gérons plus de cinq cents colonies et nous produisons au moins dix tonnes de miel par an. Je me sentais vivant parmi les abeilles. Quand j'étais loin d'elles, j'avais le sentiment qu'une grande fête s'était achevée. Au bout de quelques années, Mustafa ouvrit un magasin dans les nouveaux quartiers d'Alep. Outre le miel, il vendait des cosmétiques, des crèmes, des savons et des soins pour les cheveux onctueux et sucrés, faits avec le fruit de nos ruches. Ce magasin, il le destinait à sa fille. Elle était encore très jeune, mais il était persuadé qu'elle étudierait l'agriculture, comme lui. Il l'avait appelé *Le Paradis d'Aya* et lui avait promis que, si elle travaillait dur, un jour, la boutique lui reviendrait. Elle adorait y traîner, humer les savons, s'enduire les mains de crème. Elle était intelligente pour son âge. À propos de

l'odeur qui flottait dans le magasin, elle disait : « C'est ce que sentirait le monde s'il n'y avait pas d'humains. »

Mustafa n'aspirait pas à une vie tranquille. Il fourmillait d'idées, voulait toujours en faire plus, en apprendre plus. Jamais je n'avais vu une telle énergie chez qui que ce soit. En dépit de notre expansion – nous avions d'importants clients en Europe, en Asie et dans le golfe Persique –, je continuais à m'occuper des abeilles. Il me faisait confiance. Il prétendait que j'avais une sensibilité particulière, que je comprenais leurs rythmes et leurs mœurs. Il avait raison. J'avais appris à les écouter et je leur parlais comme si elles formaient un seul organisme doté d'un cœur battant. Chez les abeilles, c'est le collectif qui prime. Si les mâles sont tués par les ouvrières à la fin de l'été, c'est pour préserver les réserves de nourriture de la colonie tout entière. Elles communiquent entre elles grâce à une danse. Il m'avait fallu des années d'efforts pour les comprendre et elles avaient bouleversé ma perception du monde.

Les années de sécheresse arrivèrent. Le désert progressait, le climat devenait plus rude, les rivières se tarissaient, les paysans souffraient ; seules les abeilles semblaient résister. « Regarde ces petites guerrières, disait Afra quand elle venait nous rendre visite avec Sami, bout de chou emmailloté dans ses bras. Regarde-les qui continuent à travailler alors que tout meurt autour d'elles ! » Afra priait pour qu'il pleuve, car elle redoutait par-dessus tout les tempêtes de sable. Elle avait appris à reconnaître les signes annonciateurs. Le ciel au-dessus de la ville virait au violet. Puis on entendait monter un sifflement qui semblait venir du cœur même de l'atmosphère. Alors, elle se précipitait pour fermer les portes et barricader les fenêtres.

Tous les samedis, nous dînions chez Mustafa. Dahab et lui cuisinaient ensemble. À le voir peser méticuleusement chaque ingrédient et chaque épice, on aurait cru que l'erreur la plus infime menaçait de gâcher tout le repas. Dahab, qui était presque aussi grande que son mari, le regardait faire en secouant la tête, comme s'il était l'un de ses enfants. « Plus vite, disait-elle. Plus vite ! À ce rythme, on mangera ce repas samedi prochain. » Il fredonnait en cuisinant et s'arrêtait toutes les vingt minutes pour sortir fumer dans la cour, où il suçotait sa cigarette sous l'arbre en fleur.

Je l'accompagnais parfois, mais il ne parlait guère, absorbé par ses pensées, les yeux brillants à cause de la chaleur des fourneaux. Mustafa commença à envisager le pire avant moi et les plis de son visage trahissaient son inquiétude.

Ils habitaient au rez-de-chaussée d'un petit immeuble ; la cour était encadrée sur trois côtés par les bâtiments voisins, si bien qu'elle était toujours fraîche et ombragée. Les bruits des appartements au-dessus se déversaient des balcons : éclats de voix, musique ou bourdonnement discret de la télévision. Les treilles étaient lourdes de raisin. Un des murs était couvert de jasmin et un autre tapissé d'étagères où s'alignaient des bocaux vides et des morceaux de rayons de miel.

Une table de jardin métallique placée sous le citronnier occupait presque tout l'espace, mais il y avait des mangeoires à oiseaux sur le côté et un petit carré de terre où il essayait de faire pousser des herbes aromatiques. La plupart périssaient à cause du manque de lumière. Je regardais mon cousin écraser une fleur de citronnier entre son pouce et son index pour en respirer le parfum.

C'est pendant la vague de sécheresse, alors que la paix du samedi soir nous enveloppait, que ses ruminations prirent

un tour plus sombre. Son esprit bouillonnant ne se reposait jamais.

– Est-ce que tu ne t’es jamais dit que ta vie aurait pu être tout autre ? me demanda-t-il un jour.

– Comment ça ?

– J’ai peur, parfois, quand je pense au caractère aléatoire de l’existence. À quoi ressemblerait mon quotidien si je travaillais dans un bureau ? Et le tien, si tu avais obéi à ton père et repris son magasin de tissu ? Nous avons beaucoup de chance.

Je ne répondis pas. J’aurais effectivement pu emprunter une voie très différente, en revanche, jamais Mustafa n’aurait pu se retrouver dans un bureau. Ses mots dissimulaient des pensées plus noires, comme s’il avait déjà peur de tout perdre, comme si un écho de l’avenir lui murmurait à l’oreille.

Firas passait ses soirées devant l’ordinateur au lieu d’aider ses parents à préparer le dîner, pour la plus grande exaspération de Mustafa. « Firas ! appelait-il en regagnant la cuisine. Lève-toi ou tu finiras collé à ce siège ! » Mais l’adolescent restait sur le fauteuil en osier du salon, en short et en tee-shirt. C’était un garçon dégingandé, au visage fin et aux cheveux un peu trop longs. Quand il adressait un sourire de défi à son père, pendant un instant il ressemblait à un chien de chasse, à un lévrier persan du désert, plus précisément.

Aya, qui avait seulement un an de plus que son frère, prenait Sami par la main et mettait la table. À trois ans, il trotinait avec des airs de petit bonhomme chargé d’une mission importante. Elle lui donnait une assiette ou une tasse vides à porter pour qu’il ait le sentiment d’être utile. Elle avait les longs cheveux dorés de sa mère, et Sami tirait sur ses boucles dès qu’elle se baissait et gloussait de les voir remonter quand il les lâchait. Aussitôt le repas prêt, tout le monde s’activait, même Firas – que Mustafa arrachait à son

Cher lecteur,

Au cours de l'été 2016, et de nouveau en 2017, je me suis rendue à Athènes pour travailler comme bénévole dans un centre de migrants. Chaque jour, de nouveaux réfugiés arrivaient en Grèce, des familles, perdues et effrayées, venant principalement de Syrie et d'Afghanistan. Être aux côtés de ces gens, alors qu'ils vivaient parfois les pires moments de leur vie, m'a ouvert les yeux.

J'ai compris qu'ils avaient besoin de raconter leur histoire. Malgré la barrière de la langue, ils voulaient parler, ils voulaient que les autres entendent et voient. Les enfants dessinaient. Ils dessinaient des ballons et des arbres, et en dessous une tente et un cadavre. Ces images et ces histoires me bouleversaient, mais c'était leur réalité, c'était ce qu'ils avaient vécu.

Je suis rentrée à Londres, espérant que le souvenir des horreurs que j'avais vues et entendues s'estomperait, mais cela n'a pas été le cas. Je ne pouvais pas oublier. Alors, j'ai décidé d'écrire un roman pour transmettre les histoires de ces enfants et de ces familles.

Qu'est-ce que ça fait de voir certaines choses ? C'était une question qui me hantait, et c'est ainsi qu'est née Afra,

une femme devenue aveugle à la suite de l'explosion qui a tué son fils. Puis j'ai rencontré un homme qui avait été apiculteur en Syrie. Aujourd'hui, il vit en Angleterre, où il construit des ruches et enseigne l'apiculture aux réfugiés. Les abeilles représentent la vulnérabilité, la vie et l'espoir. Mon narrateur, Nuri, était autrefois un père et un apiculteur fier de ses accomplissements. À présent, il tâche de rétablir la communication avec sa femme brisée, Afra, égarée dans les tunnels obscurs de son chagrin. Elle refuse de quitter Alep, elle est paralysée par le deuil. Nuri sait que s'ils ne partent pas, ils mourront. Mais c'est seulement lorsqu'ils s'autorisent à voir, à sentir la présence et l'amour de l'autre, qu'ils peuvent entamer le voyage vers la vie et le renouveau.

*L'Apiculteur d'Alep* est une œuvre de fiction. Néanmoins, Nuri et Afra se sont développés dans mon cœur et mon esprit à cause de tout ce que j'ai appris aux côtés des enfants et des familles de réfugiés en Grèce. J'ai écrit cette histoire pour essayer de montrer ce qui se passe entre les gens qui s'aiment, quand ils ont tout perdu. Il est question de deuil et de perte, mais c'est aussi un livre sur l'amour et sur la manière de trouver la lumière. C'est ce que j'ai vu, entendu et ressenti dans les rues et les camps d'Athènes.

Christy Lefteri